

## ■ ■ ■ ■ ■ 40 RÉPONSES ■ ■ ■ ■ ■

### 1. POURQUOI L'AUTEUR A-T-IL DONNÉ AU ROMAN LE SOUS-TITRE « CHRONIQUE DU XIX<sup>E</sup> SIÈCLE » ?

Si l'on met en relation cette notation et l'« Avertissement de l'éditeur », qui précise que « *les feuilles suivantes furent écrites en 1827* », on comprend à quel point la date à laquelle Stendhal situe son roman est importante. Cette importance est encore corroborée par le titre du chapitre XXII du premier Livre « Façons d'agir en 1830 ».

Selon le dictionnaire, une « chronique » est un « *récit mettant en scène des personnages réels ou fictifs, tout en évoquant des faits sociaux et historiques authentiques, et en respectant l'ordre de leur déroulement* ». Le cadre social du *Rouge et le Noir* est donc présenté comme authentique par Stendhal et la description de la société constitue l'un des thèmes majeurs de l'œuvre.

Il faut par conséquent être attentif à tous les détails qui dépassent l'anecdote pour donner à cette description un caractère exemplaire. Un indice se trouve dans l'utilisation des articles, notamment de l'article indéfini dans les titres de chapitres : « Une petite ville », « Un maire », « Un roi à Verrières », « Une capitale », etc. mais aussi « un maître », « un fonctionnaire » : ces désignations visent à donner un caractère exemplaire à cette aventure singulière. Nous verrons que Julien se considère bien face à la « classe » des bourgeois comme « *un paysan révolté contre la bassesse de sa fortune* ».

Ainsi Stendhal nous permet de connaître sa vision de l'époque que l'on appelle **la Restauration**<sup>1</sup>. Quelles en sont les caractéristiques principales ? Cette période de l'Histoire de France commence dès l'abdication de Napoléon I<sup>er</sup> le 11 avril 1814. La tentative de Napoléon qui se brise à Waterloo n'est qu'un intermède et, en 1815, Louis XVIII peut consolider son règne qui durera jusqu'en 1824. À sa mort, c'est Charles X qui monte sur le trône. Parmi les forces les plus agissantes, on trouve, à ce moment, les *ultraroyalistes*, qui cherchent à supprimer tous les acquis de la Révolution — le marquis de La Mole complotte en ce sens —, et la *Congrégation* dont le pouvoir ne cesse d'augmenter : elle œuvre pour rendre à la religion et au clergé tout le pouvoir qu'ils avaient sous l'ancien régime.

Le titre enfin oriente la lecture : **Le Noir** représente sans aucun doute le monde du clergé. Julien porte souvent l'« *habit noir* » comme un prêtre, même si son ambition le pousse au rêve de devenir évêque. C'est la seule voie possible d'ascension sociale en 1830. Le **Rouge**, pour sa part rappelle, selon Stendhal lui-même<sup>2</sup>, que « *venu plus tôt, Julien, le héros du livre, eût été soldat* ». Sans la chute de Napoléon, c'est par la gloire militaire que le *paysan* aurait pu trouver une place à sa mesure dans le monde. Bien entendu, les commentateurs ont poursuivi la recherche, et trouvé bien des valeurs symboliques dans cette opposition. Nous aurons l'occasion d'en présenter quelques-unes au cours de l'étude.

## 2. STENDHAL S'EST-IL INSPIRÉ DE FAITS CONTEMPORAINS POUR BÂTIR LA TRAME DE SON ROMAN ?

On reconnaît que Stendhal s'est inspiré de deux affaires judiciaires contemporaines, l'affaire Berthet et l'affaire Lafargue.

La première remonte à 1827. Antoine Berthet, fils d'un maréchal-ferrant instruit par le curé de Brangues, est admis au petit séminaire de Grenoble et y reste quatre années ; mais la maladie le force à interrompre sa formation et il devient précepteur chez M. Michoud, un

---

1. Voir également l'Étude I.

2. *Le National*, 1<sup>er</sup> avril 1842.

notable de Brangues. Là il séduit Mme Michoud, son épouse qui a 36 ans : il avait 20 ans. Renvoyé de sa place, il passe deux nouvelles années au séminaire de Belley, puis entre pour un mois au grand séminaire de Grenoble où il est jugé indigne des fonctions sacerdotales. Chassé par son père, il trouve une nouvelle place de précepteur, mais est à nouveau renvoyé au bout d'une année. Rejeté par tous, croyant qu'il doit à la famille Michoud ces refus, il commence par envoyer des lettres de menaces à Mme Michoud. Puis, en juillet il achète des pistolets, s'entraîne au tir, et, le 22, dans l'église de Brangues il tire sur Mme Michoud avant de retourner l'arme contre lui-même. Jugé en décembre 1827, il est exécuté le 23 février 1828.

On remarque qu'il y a bien des similitudes entre ce « fait divers » et le roman de Stendhal. Cependant, dans cette affaire Berthet, le caractère instable du jeune homme est bien plus net et la préméditation du crime plus affirmée. Par ailleurs, le désir de suicide du meurtrier s'est affirmé tout au long des débats du procès.

On a également rapproché le roman de l'affaire Lafargue. Il s'agit d'un crime passionnel qui fut jugé en mars 1829 dans les Hautes-Pyrénées. Stendhal a évoqué cette affaire dans ses *Promenades dans Rome*, parues en 1929. Il écrit : « *Tandis que les hautes classes de la société parisienne semblent perdre la faculté de sentir avec force et constance, les passions déploient une énergie effrayante dans la petite bourgeoisie, parmi ces jeunes gens qui, comme M. Lafargue, ont reçu une bonne éducation, mais que l'absence de fortune oblige au travail et met en lutte avec les vrais besoins.* » Ce sont des mots semblables que Stendhal mettra dans la bouche de Julien au moment du procès : « *Quand je serais moins coupable, je vois des hommes qui, sans s'arrêter à ce que ma jeunesse peut mériter de pitié, voudront punir en moi et décourager à jamais cette classe de **jeunes gens qui, nés dans une classe inférieure, et en quelque sorte opprimés par la pauvreté, ont le bonheur de se procurer une bonne éducation, et l'audace de se mêler à ce que l'orgueil des gens riches appelle la société.*** »

Le croisement de ces deux affaires permet à Stendhal de maintenir en équilibre l'intrigue sentimentale et l'analyse sociale. D'un côté nous trouvons l'analyse des sentiments de Julien envers Mme de Rênal et la peinture de passions amoureuses ; mais la possibilité d'aimer de Julien

est gâtée par la différence sociale qui le sépare de Mme de Rênal et, plus tard, de Mathilde de La Mole. Le roman y gagne en complexité et donc en profondeur.

### 3. POURQUOI STENDHAL DONNE-T-IL TANT D'IMPORTANCE À LA DESCRIPTION DE VERRIÈRES ?

Verrières, cette « petite ville » de la Franche-Comté a sans doute été choisie par Stendhal parce qu'il connaissait particulièrement bien la région de Grenoble. Il est inutile de chercher Verrières : il en existe plusieurs dans cette région, mais aucune agglomération ne peut correspondre à ce qu'indique Stendhal. On pense que le modèle le plus proche serait Dole. Située au bord du Doubs à 360 km de Paris et à 45 km de Besançon, elle fut la capitale de l'ancienne Franche-Comté, avant de perdre ce statut en 1678.

Mais cette « petite ville » de province doit devenir l'archétype même de la province par opposition à Paris. Une cité comme Besançon aurait dispersé l'intérêt : les tensions et les conflits y auraient été moins visibles. Là, à Verrières, Stendhal peut nous faire sentir comment la vie politique interfère dans la vie de chacun ; là, on peut mieux percevoir aussi comment Paris exerce son pouvoir, et saisir comment la capitale régionale, Besançon sert de relais ou de voile à ce pouvoir.

On notera qu'en dehors de quelques voyages en Angleterre et d'un court séjour à Strasbourg, lieux qui ne sont guère décrits par Stendhal, Julien ne connaît que cet axe qui conduit de Verrières à Besançon, et de Besançon à Paris.

Dès les premiers chapitres Stendhal veille à bien donner un caractère exemplaire à Verrières : on en prendra pour preuve l'expression qui conclut le premier chapitre « *La tyrannie de l'opinion, et quelle opinion ! est aussi **bête** dans les petites villes de France qu'aux États-Unis d'Amérique* » ainsi que l'ironie profonde qui fait rappeler à l'auteur qu'il a fallu trois voyages à Paris et l'accord d'un ministère pour construire un parapet à Verrières !

Dans cette petite ville, les tensions politiques sont particulièrement exacerbées, même si les opinions sont assez fluctuantes : ce n'est pas de la grande politique, mais un exercice du pouvoir local. L'homme

le plus riche de la ville se doit d'en être le maire; il doit son soutien au pouvoir en place; mais nulle réelle conviction politique en cela, et nous verrons M. de Rênal changer considérablement d'attitude au fil du roman. Cependant les « places » que le pouvoir central attribue sont plus visibles et plus sensibles que dans une grande ville : ce n'est que par faveur qu'on devient directeur du dépôt de mendicité ou qu'on se voit attribuer le bureau de loterie; or toute faveur entraîne des jalousies, des médisances et celui qui l'a obtenue est toujours en danger de perdre ce qu'on lui a attribué.

Le choix de Stendhal lui permet donc de mieux montrer les rouages sociaux et les passions humaines. Il convient d'ailleurs de souligner que l'auteur ne cherche absolument pas à donner une image « réaliste » des lieux dans lesquels il fait évoluer ses personnages. En cela il se distingue de Balzac qui recherche plus d'exactitude.

En ce qui concerne Besançon, Stendhal a souligné qu'il n'y était jamais allé et que sa ville n'a rien à voir avec la cité « réelle » : c'est une capitale « régionale », qui, à ce titre, possède un évêché, un séminaire et un tribunal, lieux nécessaires au roman.

#### 4. QU'APPORTE AU ROMAN L'ÉPIGRAPHE ?

Presque tous les chapitres de ce roman sont précédés d'une courte citation en exergue que l'on appelle épigraphe. Elle semblerait *a priori* placée là pour orienter notre lecture; mais elle a une valeur un peu différente que Stendhal a lui-même définie :

« *L'épigraphe doit augmenter la sensation, l'émotion du lecteur, si émotion il peut y avoir, et non pas présenter un jugement plus ou moins philosophique sur la situation.* »

En effet cette citation *semble* donner une indication sur la manière dont Stendhal nous invite à lire le chapitre et comporte donc souvent une bonne part d'ironie qui provient tout d'abord de l'utilisation de nombreuses langues et de nombreux registres : si l'on regarde les premiers chapitres, on trouve, le philosophe anglais Hobbes, Barnave, un orateur né à Grenoble, Fleury, Machiavel, Ennius, Mozart (*Noces de Figaro*). On trouvera de nombreuses citations du *Dom Juan* de Byron. Quelques-unes

ont été inventées par Stendhal qui les attribue à des auteurs imaginaires. Elles constituent donc un jeu intellectuel et invitent le lecteur « cultivé » à se détacher momentanément de la narration pour prendre du recul.

Ainsi le chapitre VI de la première partie, l'« Ennui », qui raconte la première rencontre de Mme de Rênal et de Julien est précédé de :

« *Non so più cosa son*

*Cosa faccio* »

« *Je ne sais plus ce que je suis*

*Ce que je fais.* »

Nous pourrions trouver nombre d'éléments qui montrent que Mme de Rênal et Julien oublient chacun d'être, en ce moment, ce qu'ils doivent être face au monde. Dès la première phrase, l'auteur nous montre Mme de Rênal « vive » et « gracieuse », parce qu'elle se croit loin « *des regards des hommes* » ; nous voyons que Julien se montre comme une « *pauvre créature* » — lui qui s'enfermera si souvent dans son orgueil ! —, qu'il « *oublie sa timidité* ». Mme de Rênal est si surprise elle aussi « *qu'elle fut étonnée de se trouver ainsi à la porte de sa maison avec ce jeune homme...* » ; plus loin encore le ton de Mme de Rênal fait « *tout à coup oublier à Julien ce qu'il devait à sa réputation de latiniste* ». Enfin, lorsque Julien embrasse la main de Mme de Rênal, « *elle se gronda elle-même, il lui sembla qu'elle n'avait pas été assez rapidement indignée* ». Chacun des deux personnages oublie donc ce qu'il « se doit d'être » par rapport à l'autre au cours de cette première entrevue. Là se trouve la naissance de l'amour qui va unir les deux personnages ; là aussi la source de bien des erreurs de leur part. La citation dans ce cas oriente la lecture.

Mais les épigraphes montrent aussi un autre aspect du roman<sup>1</sup> : c'est une œuvre solidement charpentée qui permet à Stendhal de faire une sorte de synthèse de ses méditations. Il trouve dans l'« histoire » qu'il offre à notre imagination une manière pour illustrer bien des réflexions qu'il a collationnées lors de ses lectures. Ainsi ce chapitre VI apparaît comme la mise en œuvre romanesque d'un des traits que l'auteur a distingués dans son ouvrage *De l'Amour*.

---

1. Voir aussi les éléments sur l'Intertextualité dans l'Étude II.

On notera enfin que les citations cessent au chapitre XLII de la seconde partie : après la condamnation à mort de Julien. Sans doute le romancier, à ce moment de son roman, ne nous invite pas à prendre une distance ironique : le pathétique romanesque — sobre, mais réel — l’emporte alors sur l’analyse.

## 5. COMMENT STENDHAL DESSINE-T-IL DÈS LE DÉBUT, LE CARACTÈRE DE JULIEN ? QUELLES SONT LES QUALITÉS INTELLECTUELLES DE JULIEN ?

Stendhal précise dans les premiers chapitres le caractère de Julien. La première vision que nous avons de lui est essentielle : Julien est assis « à cinq ou six pieds de haut » et, au lieu de surveiller le travail comme son père le lui a demandé, il lit. Quand son père le fit descendre violemment, nous pouvons apercevoir ses yeux : « *De grands yeux noirs, qui, dans les moments tranquilles annonçaient de la réflexion et du feu, étaient animés en cet instant de l’expression de la haine la plus féroce.* » Ce terme de « haine » revient quelques lignes plus loin : « *Objet de mépris de tous à la maison, il haïssait ses frères et son père...* » Nous voyons donc un être à part qui cherche à s’isoler — mais dans une position supérieure — et se réfugie dans le rêve.

Dans le chapitre suivant, nous découvrons un trait bien propre à Julien : pour répondre à son père il prend « *un petit air hypocrite* », ce qui ne trompe guère le vieux paysan qui à l’instant traite son fils de « **maudit hypocrite** ». Le mot revient de façon très insistante dans tout le début du roman ; ainsi quand Julien se rend chez les Rênal pour se présenter, il fait une halte à l’église, parce que cela est « *utile à son hypocrisie* ».

« Feu », « haine », « hypocrisie » : les deux premiers termes montrent le caractère absolu et violent de Julien. Le dernier est celui qui le caractérise le mieux et sera la source de son malheur. Il revient plus de vingt fois dans le texte. Nous voyons qu’entraîné par son hypocrisie, Julien n’est même pas honnête envers son ami Fouqué. Il parviendra à se libérer de cette hypocrisie à la fin quand, méditant dans la prison alors qu’il est condamné à mort, il fera la paix avec lui-même :

« *Et pourquoi être encore hypocrite en maudissant l'hypocrisie ? Ce n'est ni la mort, ni le cachot, ni l'air humide, c'est l'absence de Mme de Rênal qui m'accable. Si, à Verrières, pour la voir, j'étais obligé de vivre des semaines entières, caché dans les caves de sa maison, est-ce que je me plaindrais ?*

*L'influence de mes contemporains l'emporte, dit-il tout haut et avec un rire amer. Parlant seul avec moi-même, à deux pas de la mort, je suis encore hypocrite... Ô dix-neuvième siècle !* »

Ce trait de caractère de Julien devient donc un thème majeur du roman. Nous verrons d'ailleurs que Stendhal ne nous fait pas partager une opinion franche sur cette hypocrisie dans le cadre social : mais ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle empêche Julien, pendant presque tout le roman, d'être heureux.

Cependant Stendhal n'est guère aimable avec son héros quand il évoque, au début du roman surtout, ses qualités intellectuelles. On trouve ainsi : « *Avec une âme de feu, Julien avait une de ces mémoires étonnantes si souvent unies à la sottise.* » Julien sera plusieurs fois imprudent, parfois assez sot, mais surtout il ne semble pas vraiment être capable d'esprit de création ; ce qu'il sait faire, c'est simplement répéter ce qu'il a lu : ainsi pour la Bible devant les Rênal, devant l'abbé Pirard qui s'en étonne, lors du premier « interrogatoire » ; ainsi également lorsqu'il met simplement en pratique les conseils du prince Korassof — en oubliant même d'adapter la lettre recopiée — pour reconquérir Mathilde de La Mole.

Julien offre donc ainsi l'apparence — par certains traits — d'un « ingénu » qui croit cependant réussir par son hypocrisie, ses calculs et son habileté. Et nous le voyons bien sûr sans cesse en représentation, mais il est trop conscient du rôle qu'il joue pour bien le jouer. Une part de sa sensibilité se hérise d'ailleurs contre son hypocrisie qu'il s'impose comme un « devoir ».